

Article de [Sophie Doudet](#)\* paru dans « [La Revue des Deux Mondes](#) » dossier « [Mystérieux Malraux](#) ». 20 Février 2026.

### Le dernier mot de Malraux : « ce devrait être autrement »

Invoquer la figure de l'écrivain en contrepoint de celle de l'homme engagé dans son époque déclenche une nouvelle salve : des romans trop touffus au contexte historique complexe, pas assez littéraires ou trop philosophiques, des fulgurances étourdissantes mais obscures, des erreurs dans ses écrits sur l'art, une grandiloquence désuète... Si l'on devait résister encore, les arguments imparables de la biographie tombent comme un couperet - vol de statues en Asie, addictions, mythomanie. On l'aura compris, surmonter les accusations contre Malraux est un passage obligé pour tout lecteur désireux de (re) découvrir l'écrivain. Et pourtant, 50 ans après sa mort et 30 après son entrée au Panthéon, l'homme et l'artiste méritent mieux que les clichés auxquels on les réduit. L'admiration n'oblige pas à l'aveuglement.

Pour un chercheur en littérature, lire, commenter et enseigner l'œuvre d'André Malraux, c'est se heurter à une forme d'étonnement voire de désapprobation de la part de ses collègues et du public en général.

On se voit inéluctablement rappeler par ses admirateurs déçus ou par ceux qu'il a toujours irrités, une litanie bien connue de reproches. La liste est longue : les mensonges ou embellissements à propos de ses engagements politiques en Asie durant les années 20, l'efficacité relative de son escadrille d'aviateurs en Espagne pendant la guerre civile, son rôle au sein de la Résistance rejointe trop tardivement. Suivent pêle-mêle son allégeance jugée sans esprit critique au général de Gaulle et son compagnonnage avec le parti communiste dans l'entre-deux-guerres, sa fascination pour Mao, son relatif silence sur la révolte de mai 68, les insuffisances de sa politique culturelle...

### La métamorphose du « réel » en œuvre d'art

Côté biographie : la vie personnelle de Malraux (le « *misérable petits tas de secrets* » dont il ne voulait pas parler et que nous fouillons aujourd'hui) a ses silences et ses trahisons amplement explorées par le biographe Olivier Todd. Force est de constater que d'autres écrivains de sa génération et des suivantes paraissent plus problématiques face au tribunal de l'histoire intime. « *Grattons jusqu'à la honte la fresque ; nous finirons par trouver le plâtre.*



*Nous aurons perdu la fresque, et oublié le génie en cherchant le secret.* » (*Les Voix du Silence*, 1951)

### **« J'ai rêvé d'un Greco » expliquait Malraux à propos du portrait qu'il brossait de De Gaulle**

Côté mythomanie du romancier : à l'heure de la consécration de l'autofiction, du succès renouvelé des romans historiques et de la virtualisation généralisée du réel, qui peut reprocher sérieusement les brouillages et les visions littéraires des *Antimémoires* et de *La Corde et les Souris* ?

« *J'ai rêvé d'un Greco* » expliquait Malraux à propos du portrait qu'il brossait de De Gaulle dans *Les Chênes qu'on abat*. Le contrat de lecture placé sous les auspices du peintre mystique baroque et de l'auteur de *La Légende des siècles* était clair. Aller chercher les archives des échanges de l'écrivain avec Mao, Nehru ou Senghor, vérifier s'il neigeait vraiment à La Boissière le jour de la dernière rencontre avec le Général ont sans doute un intérêt considérable qui ne consiste pas à souligner des mensonges mais plutôt à prendre la mesure stylistique de la métamorphose du « réel » en œuvre d'art.

Pour ce qui est de la conception malrucienne de l'art, l'ouverture d'une nouvelle galerie au Louvre consacrée au « dialogue inédit d'œuvres de continents et d'époques différents » révèle la pertinence et l'actualité de la démarche comparatiste de l'auteur du *Musée imaginaire* : « *Nous ne sentons que par comparaison* » affirmait celui-ci en confrontant les reprographies de statues gothiques et asiatiques. À l'heure de la transversalité des savoirs et de la pensée complexe, la non-spécialisation dite « bourgeoise » des écrits sur l'art de Malraux semble avoir préfiguré notre vision mondialisée de la culture fondée sur le partage, l'imaginaire et le divertissement.

### **Ses interrogations sur l'avènement d'une civilisation du loisir et de la massification culturelle restent pertinentes**

Ses interrogations sur la nature des œuvres d'art, leur pouvoir singulier de survie et leur lien avec le sacré, leur valeur marchande ou l'avènement d'une civilisation du loisir et de la massification culturelle restent pertinentes face aux problématiques de la création artistique par les IA, de la dématérialisation des œuvres ou de la généralisation d'une culture mainstream et uniformisée.

### **Engagements politiques**

Même si les fractures idéologiques de la guerre froide pèsent encore sur le monde intellectuel français contemporain, la position de Malraux qui alla du compagnonnage avec le Parti Communiste au gaullisme n'était pas incohérente ni déshonorante. Pour comprendre cette évolution, il faut entrer dans le détail de ses textes plus nuancés que certains de ses discours publics et partisans.

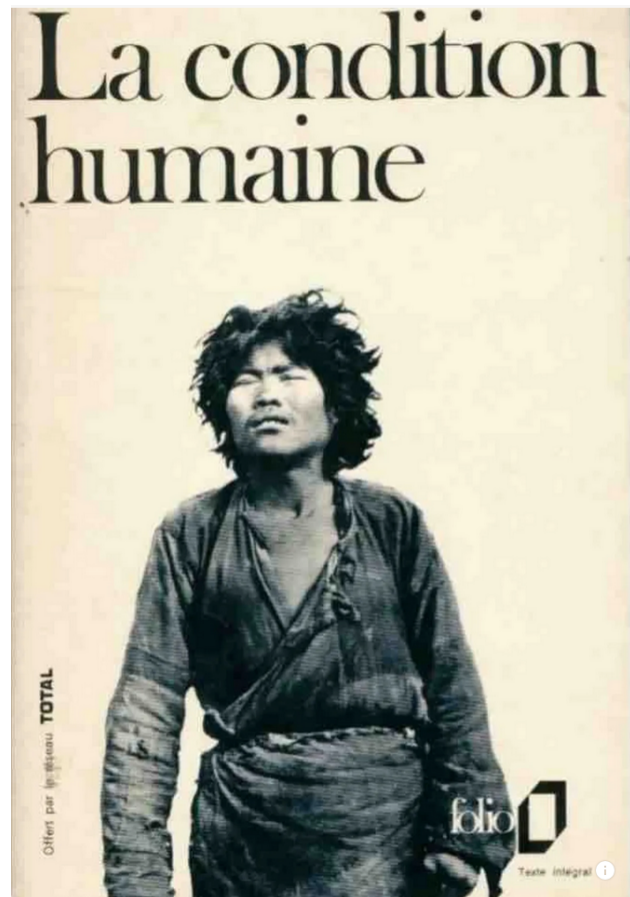
**À l'exception du Temps du mépris roman ouvertement communiste que Malraux estimait raté, les grands textes de l'écrivain préfigurent la rupture avec le Parti communiste**

Déjà en 1931, ses débats admiratifs mais ambigus avec Trotski à propos du roman *Les Conquérants* (1927) défendaient l'individualisme généreux et fraternel du personnage fictif de Garine face à un Borodine historique plus que martial. En 1933, Malraux est le chantre de l'antifascisme ; il dénonce aussi dans *La Condition humaine* le tragique écrasement des révolutionnaires de Shanghai trahis par l'alliance des soviétiques, du nationaliste chinois Tchang K'ai-chek et des puissances coloniales européennes. À la tribune des congrès des écrivains soviétiques, il rappelle aux dirigeants russes que la culture ne se dirige pas, elle meurt de défendre des thèses.

« *L'art n'est pas une soumission, c'est une conquête.* » En 1936, après bien des réécritures de *L'Espoir*, son roman sur la guerre civile espagnole, il ne laisse pas le rôle principal aux orthodoxes communistes ; il souligne en revanche qu'ils ont une capacité d'organisation indispensable pour emporter la victoire contre Franco.

S'il juge inefficaces les positions des anarchistes et syndicalistes, il les incarne avec Puig et Le Negus, personnages héroïques qui meurent pour leurs idées. Pragmatique, Malraux pense que l'aide soviétique est capitale pour lutter contre le nazisme et le fascisme en Europe. A-t-il également cédé à l'exaltation d'écrire son destin en Espagne en commandant des hommes et en agissant pour ses valeurs ? Pour autant, il est lucide sur l'issue du combat et sur le rôle pervers joué sur place par l'URSS. Il donne ainsi dans son roman la préférence à Magnin, Manuel et Garcia, les chefs républicains espagnols de *L'Espoir*, qui conservent leur indépendance vis-à-vis des cadres soviétiques.

À l'exception du *Temps du mépris* roman ouvertement communiste que Malraux estimait raté, les grands textes de l'écrivain préfigurent la rupture avec le Parti communiste. La victoire du franquisme en Espagne, la défaite française face à l'Allemagne dont Malraux est témoin direct (mobilisé, il participe à la drôle de guerre avant d'être fait prisonnier dans un camp près de Sens où il découvre, selon ses dires, le peuple de France) sont des échecs qui atteignent en profondeur l'écrivain et participent sans doute à une désillusion durable à l'égard du combat. Elles expliquent, avec d'autres facteurs personnels, son long retrait politique jusqu'à l'entrée dans la résistance en 1944. Entre temps, le général de Gaulle est devenu pour lui le grand homme de la Liberté et de la Nation. « *J'ai rencontré l'incarnation de la France.* » Il y a une part indéniable d'opportunisme et de fascination pour le pouvoir dans cette évolution qui fait du jeune homme dandy d'abord peu concerné par la cause sociale dans les années 20, un



écrivain et militant révolutionnaire dans les années 30 puis un fervent soutien du gaullisme à partir de 1945.

Il y a aussi et surtout dans ce parcours une constante : la défense de la liberté et de la justice fondée sur la fraternité révolutionnaire puis républicaine des fronts populaire et espagnol, sur la résistance et sur le gaullisme. Une fraternité dont il reconnaît les incarnations dans le programme du CNR et dans le projet gaulliste : la défense d'un État social dit providence, la volonté de démocratiser l'éducation et la culture que Malraux tentera de mettre en œuvre à partir de 1959, la promotion d'une diplomatie culturelle de rayonnement. L'idée enfin que la cohésion sociale et le vivre ensemble, suscités par la culture et par la mise en œuvre d'une mémoire commune, ne peuvent se passer de justice sociale. Les oraisons funèbres et autres commémorations en furent les magistraux moyens. Voilà pour la défense... passons à l'illustration.

### **« Ce devait être autrement »**

Né en 1901 et mort en 1976, Malraux traverse le siècle comme l'a si judicieusement montré son premier biographe Jean Lacouture. Trois grandes convictions guident son existence et l'ensemble de son œuvre.

À l'origine de la vie et des livres de Malraux, il y a toujours un refus décliné sous de multiples manifestations. Sophie de Vilmorin raconte les dernières années de la vie de Malraux dans *Aimer encore*. Elle affirme que les ultimes mots rédigés sur une ardoise par l'écrivain ont été : « *Ce devrait être autrement* ». Ils sont ceux en réalité de toute vie construite contre le réel et ses contraintes jusqu'à la mythomanie.

Refus de mener la vie trop banale à laquelle sa condition sociale le destine (sa mère et sa grand-mère tiennent à Bondy une épicerie), refus de l'ennui qui nourrit un désir forcené de grandeur, refus d'être contraint par le manque d'argent, par la maladie, par la prison en Asie, par l'administration coloniale, par l'échec...

Refus de la réalité quand elle est trop terne et trop limitée. Refus du secours de la religion face à l'inévitable obstacle de la mort. La phrase « *Ce devrait être autrement* » est une philosophie de l'action née de la révélation de l'absurde et du non-sens de la vie. Le refus se meut en révolte. Il fonde en négatif des valeurs d'engagement. Le nihilisme et la conscience de l'Absurde sont ainsi les points de départ chez Malraux (comme chez Camus) d'une résistance fondamentale et de la création.

### **Une vie de négations**

Ce devrait être autrement » définit un enfant insatisfait qui se morfond dans sa chambre, échoue à entrer au lycée Condorcet, renonce à passer le bac et choisit de s'inventer un destin. Ces mots justifient un adulte ambitieux qui accote les valeurs de son existence précaire à la conscience aigüe de la mort. La vie de Malraux et son style se nourrissent de négations : « *vous ne croyez tout de même pas que je vais travailler ?* » dit Malraux à sa femme alors qu'ils sont ruinés et s'appêtent à partir en Asie pour y « prélever » des statues khmères. Devenu écrivain, il rédigera des anti-mémoires, des romans « *qui ne sont pas des reportages* », autant d'œuvres conçues comme anti-destin. Du nihilisme, il fait une force : « *On ne se défend qu'en créant* »

affirme Garine, le chef révolutionnaire des *Conquérants* rongé par la maladie et proche de la fin.

Or pour Malraux, et pour les jeunes gens de sa génération fervents lecteurs de Nietzsche, on crée tout d'abord en agissant (« *L'homme est ce qu'il fait* », clame l'européen Ferral dans *La Condition humaine*) et en essayant de s'inscrire dans l'Histoire pour y laisser une trace, « *une cicatrice sur la carte* » (*La Voie royale*).

L'aventure, la conquête, les voyages autour du monde, la politique, la guerre et la révolution sont les moyens pour transformer sa vie en destin. Trop jeune pour avoir connu la guerre de 14-18 et fasciné par les grands conquérants, Malraux n'est pas pacifiste. La guerre civile espagnole, où il révèle son indéniable courage lui fait découvrir l'horreur des massacres et des bombardements : « *Que la victoire demeure avec ceux qui auront fait la guerre sans l'aimer* ». Il n'hésitera pas à reprendre les armes en 1939 puis en 1944 notamment lors de la libération de l'Alsace.

### **Il crée : « Indochine enchaînée »**

L'engagement en politique après la guerre est conçu comme la poursuite d'un combat au moins sur le plan métaphorique dans les discours qu'il rédige pour le RPF ou en tant que ministre des Affaires culturelles : « *La culture ne s'hérite pas, elle se conquiert* ». Sa quête continuelle de grandeur se reconnaît dans sa fascination pour les grands hommes (Alexandre Le Grand, Napoléon, Laurence d'Arabie, de Gaulle). Pour lui, la tragédie moderne, c'est la politique. Elle est devenue mondiale et se joue désormais simultanément en Europe, en Asie, en Amérique et en URSS. Lucide, Malraux comprend que les luttes à venir sont internationales et décoloniales.

Pour des raisons sans doute contingentes liées à son emprisonnement pour vol de statues, il prend conscience de la domination coloniale en Indochine dénoncée dans un journal qu'il crée en 1925 (*L'Indochine* renommé *L'Indochine enchaînée*) ; il ne défend pas pour autant l'indépendance. Durant le conflit algérien, il ne cache pas sa conviction que le combat du FLN pour la libération du pays est légitime même si sa position de ministre le contraint à soutenir les positions fluctuantes du gouvernement. Il devient par ailleurs l'ami de Senghor et de Nehru, acteurs de l'indépendance du Sénégal et de l'Inde.

### **Lecteur de Valéry et d'Oswald Spengler**

La vision historique et politique de Malraux se veut une réflexion sur les civilisations. Lecteur de Valéry (« *Nous autres civilisations nous savons maintenant que nous sommes mortelles* » *La Crise de l'esprit*) et d'Oswald Spengler (*Le Déclin de l'Occident*), il observe avec curiosité et nostalgie ce qu'il perçoit comme une bascule du monde moderne : l'essor mondial de l'individualisme face aux foules, l'émergence du tiers-monde, l'affaiblissement des idéologies, l'incapacité de l'Occident à créer de nouvelles valeurs autres que celles de l'argent et de la puissance (« *la première civilisation sans temple* »), le maintien ou l'essor du religieux, les progrès de la science et des techniques (conquête de l'espace, neurologie, nouveaux médias, armement...) qui ne parviennent pas à combler le besoin de sens, l'incertitude et l'aléatoire... en attendant une nouvelle métamorphose.

## Le geste créateur et son défi au temps et au néant

Troisième concept malrucien fondamental : la métamorphose. Elle éclaire tout à la fois une vie aux multiples facettes, une œuvre protéiforme où la réécriture et les reprises de manuscrits sont fréquentes et une philosophie de l'action et de l'art. Sensible au passage du temps, à l'oubli et à ce qui leur échappe – l'action humaine, les œuvres d'art –, Malraux s'est continûment posé la question de la permanence du geste créateur depuis l'aube de l'humanité jusqu'à nos jours.

Des peintures, sculptures, monuments... ont traversé le temps, des gestes humains politiques ou esthétiques demeurent malgré l'oubli ou tout est-il voué à disparaître ? C'est le sujet du colloque imaginé dans *Les Noyers de l'Altenburg* le dernier roman resté inachevé en 1948. Y-a-t-il une permanence de l'humain comme il y a une permanence du vivant ? Peut-on parler d'universel ? Que reste-t-il des civilisations humaines face à l'immense oubli de l'écoulement du temps ? Pour Malraux, les actes historiques et les œuvres d'art signifient la grandeur de l'être humain face à tout ce qui l'écrase et le nie. S'ils demeurent, c'est parce que leur signification change de forme et se métamorphose.

L'essentiel de l'homme se trouve précisément dans cette capacité à transformer ce qui l'entoure pour l'humaniser et lui conférer un sens. Les hommes qui s'unissent dans l'action fraternelle et politique créent des valeurs qui les dépassent, les œuvres d'art rectifient le réel, le destin et la mort, lui confèrent une forme belle ou hérissée, musicale ou picturale. Et ces formes nous parviennent toutes avec un sens qui n'est pas celui d'origine mais qui a une valeur pour nous : celle de la survie face au néant.

\*[Sophie Doudet](#) est agrégée de Lettres modernes, elle a écrit une thèse sur « Le discours esthétique d'André Malraux ». Elle est responsable de la publication de la correspondance Camus-Malraux dans la collection de la NRF chez Gallimard et est enseignante à Sciences Po Aix depuis 2001.